

LIMOUSIN : Festival 1001 Notes, jusqu'au 9 août 2018

LIMOUSIN. FESTIVAL 1001 NOTES : c'est parti ! Le premier Festival de musique classique chaque été dans le Limousin est lancé depuis le 18 juillet. « Excellence, création, découverte et originalité », sont ses maîtres mots inspirant. 1001 notes au diapason de son titre, est un festival éclectique, qui assume la diversité polymorphe de son offre musicale, qu'il s'agisse des genres et des formes (musique traditionnelle, grand répertoire, blues...), des époques et des styles (du médiéval au contemporain), des personnalités et tempéraments invités :

Barbara Hendricks, Philippe Jaroussky, Jean-François Zygel, Rosemary Standley... Au total 11 soirées et programmes bâtis autour de personnalités fortes, électrisantes, dans des créations souvent audacieuses qui repoussent les lignes, pour que le concert soit surtout une expérience sensorielle, spirituelle, mémorable. [RESERVEZ dès à présent vos places ici](#)



Organisez votre séjour en Limousin

5 prochains concerts à vivre, jusqu'au 30 juillet 2018 :

21 juillet 2018, LIMOGES, Espace Cité / 20h
Récital de musique de chambre / Strauss, Liszt, Franck
Brieuc Vourch • violon
Ingmar Lazar • piano

RESERVEZ
<https://festival1001notes.com/agenda/evenement/brieuc-vourch-ingmar-lazar>

24 juillet 2018, SAINT-PRIEST TAURION , Festiv'Halle / 20h
Philippe Jaroussky

Philippe Jaroussky • contre ténor

Emöke Baráth • soprano

Ensemble Artaserse • ensemble

Quatuor Akilone en première partie

Haendel : airs d'opéras. Sur les traces des vedettes du chant baroque à l'époque de Haendel : Francesca Cuzzoni et Il Senesino, castrat rival de Farinelli (et grand favori de Haendel)...

RESERVEZ

<https://festival1001notes.com/agenda/evenement/philippe-jarous-sky>

26 juillet 2018, VICQ SUR BREUILH, le vieux château / 20h

Le Vieux Château • Vicq-sur-Breuilh
Ensembles Hope et Méliades
Ensemble Hope
Marc-Antoine Millon • Cristal Basse
Frédéric Bousquet • Titanium euphone
Ensemble Méliades
Anaïs Vintour • soprano
Marion Delcourt • mezzo-soprano
Delphine Cadet • soprano
Corinne Bahaud • mezzo-soprano
Labarsouque, Zavarro, Dazzi

RESERVEZ

<https://festival1001notes.com/agenda/evenement/ensembles-hope-meliades>

28 juillet 2018, BRIVE LA GAILLARDE, Théâtre municipal / 20h

Maria Mirante et Paul Beynet

Maria Mirante • mezzo-soprano

Paul Beynet • piano

Zazon Castro • écriture, mise en scène

Edouard Aguetant • réalisation vidéo, mise en scène

Avec la participation vidéo de Vladimir Cosma, Elie Semoun et Roselyne Bachelot
Chopin, Piazzolla, de Falla, Bizet, Rossini...

Spectacle en création, donc incontournable : « Le pianiste qui m'aimait », est un concert d'un nouveau genre. Un mélange parfait de musique classique, théâtre et de cinéma inspiré par l'univers des films d'espionnage. Amateurs de James Bond et de ses girls so sexy, l'esprit du spectacle proposé est pour vous !

[RESERVEZ](#)

30 juillet 2018, ST LEONARD DE NOBLAT, Collégiale / 20h

Rosemary Standley et Bruno Helstroffer's Band

Rosemary Standley • chant

Bruno Helstroffer • guitare et théorbe

Elisabeth Geiger • clavecin

Programme baroque : Thomson, Purcell, Lawes...

La voix magnétique du groupe Moriarty, Rosemary Standley s'offre de nouveaux parcours et de nouvelles explorations en s'appropriant avec brio et poésie, les mondes baroques...

RESERVEZ

<https://festival1001notes.com/agenda/evenement/rosemary-standley-love-i-obey>

TOUTES les infos et les modalités de réservations, les lieux du festivals, le détail des programmes et les horaires sur [le site du FESTIVAL 1001 NOTES](#)



Cd, critique. Summer night concert 2018 / Sommernachtskonzert / Netrebko, Gergiev, Wiener Philharm. (1 cd SONY classical, Vienne, mai 2018)

CD, critique. Summer night concert 2018 / Sommernachtskonzert / Netrebko, Gergiev, Wiener Philharm. (1 cd SONY classical). Chaque printemps, le château de l'impériale Autriche, Schönbrunn sert de cadre à un grand concert classique en plein air. Ainsi ce nouvel opus du 31 mai 2018, invitant à diriger le Philharmonique de Vienne (argument de poids pour suivre l'événement), le russe (Tchéchène) Valery Gergiev, champion du Mariinsky de St-Petersbourg. Le chef a convié celle qu'il aura révélé au monde lyrique, devenue muse et étoile resplendissante du chant lyrique : Anna Netrebko qui est russe et aussi autrichienne (double nationalité).



2 ambassadeurs de l'âme russe à Vienne

En duo, Gergiev et Netrebko offre un plein air somptueux à Schönbrunn

Servante, Anna Netrebko l'est bien (Io son l'umile ancella / Je suis l'humble servante) : timbre peut sembler un rien fatigué et comme voilé avec une émission sombre, mais la justesse de l'intonation touche ce grand air presque tragique (d'Adriana Lecouvreur de Cilea, trop rare au disque comme au concert ou à l'opéra). Même ton de plainte recueillie, de prière humble, celle de Tosca où le soprano de Netrebko sait se montrer rond, profond, sombre, et de plus en plus large. Gérant son souffle avec une maîtrise absolue, la diva exprime la souffrance d'une âme amoureuse qui ne comprend pas pourquoi Dieu et la Vierge qu'elle a toujours honorés, l'accablent ainsi, au delà de tout (la cantatrice Flavia Tosca est inquiétée et forcée par l'infect baron Scarpia qui torture alors son fiancé, Mario Cavaradosi). Même sa Nedda, jeune âme enivrée devant le spectacle du vol des oiseaux libres, exulte sans effets ni mauvaises oeillades, le soprano portant et projetant les derniers aigus avec une belle franchise (Paillasse, 1892). Amoureuse, presque ivre, en proie aux vertiges passionnels, la diva irradie aussi en Mimi (La Bohème de Puccini), avec cette même qualité émotive que celle de son aînée, Mirella Freni, qui aura marqué le rôle aux côtés de Pavarotti : la sensibilité de l'interprète, le fil tissé de sa voix si chaude et sensuelle conviennent très bien à la couleur et au caractère de son timbre. Mais on sait qu'aujourd'hui, la diva s'oriente vers des emplois plus lourds (Lady Macbeth).

La fascinante plasticité sonore des **Wiener Philharmoniker** resplendit dans chaque section de ce potpourri qui prend soin de mettre en avant tous les pupitres de la séduisante phalange

orchestrale.

Trompettes d'Aida (cuivres majestueux et d'un naturel détaché, d'une souveraine solennité), cordes sirupeuses et souples, ardentes et tragiques dans l'interlude de Cavalliera Rusticana (au temps de Pâques) de Mascagni ; solitude et dénuement de Manon Lescaut au désert... dans l'intermezzo qui fait surgir soudainement un climat de pudeur et de douleur intime ... autant de réalisations qui montrent la capacité expressive des instrumentistes et la très belle sonorité toujours active quel que soit le caractère ; y compris dans la tension plus tendue, âpre de la scène extraite de Roméo et Juliette du génial Prokofiev : le portrait des amants de Vérone, le cynisme destructeur s'opposant à l'immensité de leur amour se développent sans entraves, sous la direction très nuancée, à la fois détaillée et amoureuse elle aussi, du chef russe. Parmi les bis (encores), Sang viennois de Johann Strauss II souligne combien cette musique sublimation d'un instant de jubilation dans la subtilité, coule en évidence dans les veines d'un orchestre magistral, devenu l'emblème du raffinement et de la culture musicale viennoise. Quelle autre ville / cité européenne peut en dire autant ?

Excellent programme, somptueux interprètes. Le classique en grand format et en plein air, gagne ses lettres de noblesse et de démocratisation grâce à de telles expérience.

2018 : Summer night concert / Sommernachtskonzert / Netrebko,

COMPTE-RENDU, Opéra. AIX EN PROVENCE, le 7 juillet 2018. PURCELL : Didon et Enée. V Luks / Vincent Huguet (mes)



COMPTE-RENDU, Opéra. AIX EN PROVENCE, le 7 juillet 2018. PURCELL : Didon et Enée. V Luks / Vincent Huguet (mes) – AFFLIGEANTE PRODUCTION AIXOISE. L'édition 2018 du festival continue ainsi de... décevoir. Au point que c'est un raté à répétition, malheureuse constatation pour les 70 ans d'une institution qui peine à se renouveler et présenter des productions claires, oniriques, capables de séduire un très grand

public. **AU FINAL, c'est PURCELL qu'on assassine.** Cette Didon revisitée, augmentée d'un Prologue (prétentieux et inutile, pour ne pas dire confus) rassemble un plateau de chanteurs guère convaincants... qui détruisent ce chant pourtant suave et allusif qu'on a dit baroque. Et dire que cette production partira en tournée (en France et jusqu'à Prague), emblème déclaré du niveau de l'Académie aixoise et du Festival d'Aix tout court ? Quelle triste constatation... dans son passé, Aix a pourtant réussi une toute autre conception de l'opéra baroque

: plus subtile et féerique, mieux chantante.

De son côté, l'option scénique a choisi de réécrire l'histoire, présentant un portrait plutôt antipathique de la Reine Didon qui ici n'est pas victime mais autorité ambitieuse, immorale, vraie femme de pouvoir, prête à tout ; c'est du moins ce qui ressort du texte du Prologue qui a été commandé pour cette lecture partielle : à l'onirisme ouvert de la partition originale, on préfère un enfermement pseudopoétique qui classe d'emblée Didon parmi les aguicheuses maléfiques de l'histoire antique (elle aurait livré à ses hommes, des femmes chypriotes pour fonder sa colonie à Carthage.)... Bref... à chacun de juger.

De sorte que dans la mise en scène, signée par l'ex assistant de Patrice Chéreau, ce sont les autres personnages, aux côtés du couple Didon / Enée qui doivent susciter la compréhension du public : la sorcière souhaite la mort et la souffrance de Didon : tant mieux, c'est justice (d'autant que l'alto **Lucile Richardot** convainc totalement dans ce rôle). La perspective historique est ainsi totalement inversée. Didon a bien mérité son sort ; elle n'est pas victime. Et même Enée est un pervers sadique, n'hésitant pas à violenter le sexe faible. On a le sentiment que la production a voulu coûte que coûte s'aligner sous le feu des projecteurs de l'actualité et par opportunisme, dénoncer elle aussi la violence faite aux femmes : ce qui en soi est méritant, mais dans la réalité, produit une distorsion elle aussi ultra violente à l'opéra originel de Purcell. Qu'apporte au final cette vision si radicale et réductrice de l'action ? C'est d'autant plus dommageable que la musique dit tout l'inverse. Dans la fosse, Václav Luks peine à défendre une vision, une direction, comme lui aussi désarçonné par ce qui se passe sur la scène.

On s'étonne que la direction ait pratiqué des places dépassant 700 euros... pour un spectacle de presque 1h, certes dans la Cour mythique de l'Archevêché. Qui a dit que l'opéra à Aix en Provence était accessible et surtout pas élitiste ? Pour ses

70 ans, le festival de Provence laisse perplexe. Artistiquement médiocre en tout cas indigne de son passé si prestigieux comptant des réalisations autrement plus subtiles, le Festival déçoit totalement cette année. Hélas la première production que nous avons vue (Ariadne auf Naxos version Katie Mitchell) est de la même eau : trouble, peu lumineuse, dispersée, confuse. S'il n'était le faste et la parure de l'Archevêché, on se croirait à une représentation d'amateurs. Quelle déroute.

Erstaz (raté) de la divine Jessye Norman qui fut une Didon royale et si humaine, la chanteuse sud africaine **Kelebogile Pearl Besong**, dans le rôle-titre est emblématique de toute la production : elle souhaite atteindre (vainement) le même niveau que celles qui ont marqué le rôle (nous sommes à Aix quand même : les Teresa Berganza en 1960, Janet Baker en 1978 ; et aussi Jessye Norman... au studio) ; mais articulation, précision, legato sont absents. Le dernier Lamento ne tire pas les larmes mais l'agacement le plus douloureux. Quel massacre. Et dire qu'en plus de la tournée qui va prolonger la douloureuse expérience, ARTE diffuse ce spectacle : chacun pourra constater, et comparer entre autre sur Youtube, et mesurer combien la baisse du niveau technique, artistique est hélas criante. On veut bien rappeler ici que l'opéra de Purcell, son meilleur et le plus bouleversant, ait été créé dans un pensionnat de jeunes filles en 1689, mais l'amateurisme du plateau et le niveau de ce spectacle présenté dans le festival lyrique le plus haut de gamme de Provence déconcerte à plus d'un titre : promesse et attente étaient grandes. Le résultat des plus scolaires. 70 ans d'histoire et de jalons devenus légendaires pour certains, et en arriver là suscite la désolation. Il faudra beaucoup de temps pour redorer le blason d'Aix, effacer les traces de cette déroute malheureuse, d'autant plus indigeste que le passé ici, fut constellé d'éblouissantes réalisations. En particulier baroques (voir Rameau et Purcell... justement défendu par une certaine Jessye Norman : à vos tablettes, cf. youtube). On ne développera pas davantage : le sentiment général étant celui

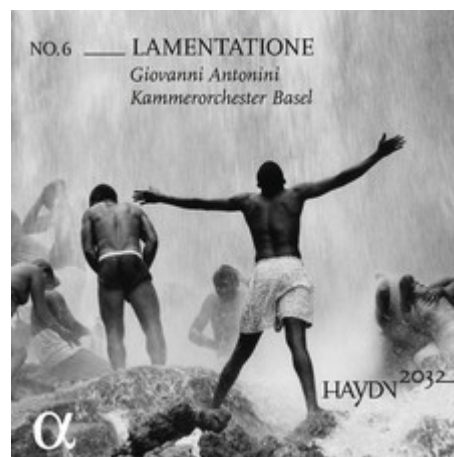
d'une immense frustration et d'une désolante tristesse pour une institution qui nous avait habitué à beaucoup mieux. La magie, la justesse émotionnelle, les contrastes entre l'amour des deux héros Didon / Enée, et la scène de sorcellerie active et si pernicieuse... sont édulcorés. Réduits au néant. Courage pour ceux qui souhaitent affronter le spectacle dans son entier.

COMPTE-RENDU, Opéra. AIX EN PROVENCE, le 7 juillet 2018.
PURCELL : Didon et Enée. V Luks / Vincent Huguet (mes)

Diffusion le 12 juillet sur Arte et sur France Musique. [LIRE notre présentation de DIDON et ENEE, le dernier opéra de Purcell](#)

**Cd, critique. HAYDN :
Symphonies « Lamentatione »,
n°26 / n°79, n°30 « Alleluia
» (Antonini, 2017 – 1cd
Alpha, coll « Haydn 2032 »)**

Cd, critique. HAYDN : Symphonies « Lamentatione », n°26 / n°79, n°30 « Alleluia » (Antonini, 2017 – 1cd Alpha, coll « Haydn 2032 »). Suite de l'intégrale HAYDN par le directeur musical du Giardino Armonico, dont l'achèvement sera effectif en 2032 (pour le tricentenaire du compositeur autrichien). Le milanais Giovanni Antonini ne dirige pas ici les instrumentistes de son ensemble mais l'Orch de chambre de Bâle (sur instruments modernes donc) / Kammerorchester Basel : un travail particulier sur l'articulation, la tenue d'archet, l'expressivité et l'agogique (historiquement informée comme l'on dit dans le milieu concerné) que le chef, en expert, transmet à ses collègues plus habitués à jouer les romantiques et post romantiques que les classiques viennois. Classiquenews avait distingué le vol 4 de la présente collection (intitulé alors Il Distratto, d'un CLIC de classiquenews, convaincant et superlatif même). Peu à peu, le chef et flûtiste, soigne l'intonation, se montre soucieux de la clarté architecturale tout en ciselant les nuances de l'écriture si poétique et souvent imprévue de Haydn (éclaircs dramatiques dignes de l'opéra, un genre dans lequel il a excellé comme son cadet Mozart) ; il en dévoile toutes les vibrations intérieures, restituant leur cohésion organique : une approche qui approche l'excellence de l'intégrale Haydn par son confrère Ottavio Dantone, lui aussi très inspiré par les arêtes et climats des massifs Haydniens (Lire notre critique de l'intégrale des Symphonies de HAYDN par **Ottavio Dantone**).



<http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-coffret-evenement-haydn-integrale-des-107-symphonies-sur-instruments-anciens-bruggen-hogwood-dantone-35-cd-decca/>

Aux côtés du vieux Werner (qui meurt en 1766), Haydn dès 1761

devient vice maître de chapelle à la cour d'Esteraza (Eisenstadt), auprès des princes Esterhazy. Il fournit toute la musique lyrique, symphonique, et donc sacrée mais comme d'une seconde main.

Obligé de rédiger l'inventaire des œuvres qu'il a en cours en 1765, le compositeur atteste ainsi qu'il est déjà l'auteur d'une Symphonie intégrant l'alleluia grégorien de la liturgie du Samedi Saint (Hob I:30), référence à l'église qui d'abord caché, devient explicite (aux vents surtout) ; même incursion du sacré dans le tissu symphonique dans la Symphonie n°3 en sol majeur (écriture dense de la fugue dans son final, claire révérence au français Rameau qu'admirait le prince Paul III Anton Esterhazy, après son séjour parisien de 1756).

Même résonances liturgiques pour la Symphonie I:26 dite « Lamentatione » (1768) dans laquelle Haydn recycle deux mélodies de choral (cantilation de la Passion, et Lamentation de Jérémie).

Giovanni Antonini s'intéresse à ces Symphonies chorales d'une nouvelle profondeur mystique : où l'évangéliste, Jésus, Judas semblent par le truchement des effets d'écritures et des instruments solistes prendre la parole dans la déroulement orchestral, tout à coup investi d'une dramaturgie souterraine. La méditation, sur la mort du Christ, annonçant le miracle pascal à suivre étant contenu dans l'Adagio postérieur. Le chef dévoile combien 15 années avant les symphonies de pleine maturité, cette Lamentatione, entre autres dans le menuet conclusif, développe une densité et une intériorité grave, inouïe même qui préfigure les opus les plus ambitieux, dont la Symphonie que Antonini place à sa suite, la n°79, en fa majeur, modèle classique en 4 mouvements mais dont la facétie inventive du Maestro, assure l'étonnante modernité, comme l'originalité



puissante. On reste convaincu par l'intelligence du programme et la sélection des pièces dans leur enchaînement qui fait sens.

Cd, critique. HAYDN : Symphonies « Lamentatione », n°26 / n°79, n°30 « Alleluia » (Antonini, 2017 – 1cd Alpha 678, coll « Haydn 2032 » vol 6)

LIRE aussi notre [critique complète du cd HAYDN : Il Distratto par Giovanni Antonini \(1 cd Alpha\)](#)

Des 3 symphonies ici traitées, ne prenons qu'un épisode  emblématique. Non pas la première de la sélection, n°60 qui donne son nom au programme (conçue pour la comédie intitulée « Il Distratto »), mais nous préférons demeurer sur notre excellente impression, produite par l'Adagio de la n°12 qui s'impose par sa profondeur et son rayonnement simple. Sublime introspection (plage 12), tel un désert sans issue et au cordes seules, qui touche par son épure quasi austère ...

COMPTE RENDU, Opéra. Orange, Chorégies, le 5 juillet 2018.

BOITO : Mefistofele. Borrás, Schrott, Grinda

❌ **COMPTE RENDU, Opéra. Orange, Chorégies, le 5 juillet 2018.**

BOITO : Mefistofele. Borrás, Schrott, Grinda. Première du Mefisto de Boito totalement réussie ce 5 juillet 2018 à Orange avec à la clé, une belle frayeur dans le déroulement scénique, prenant au piège les deux protagonistes installés sur une nacelle capricieuse et particulièrement instable...

Quel dommage que l'ouvrage n'ait pas été retenu pour être diffusé sur France 3 cette année : frileuse devant un tel spectacle, spectaculaire, viril, fantastique, ... parfois grandiloquent mais si intense et poétique; la direction des programmes de la chaîne publique a préféré se rabattre sur *Le barbier de Séville*, plus connu, mieux digeste... Dommage vraiment. Car la nouvelle production de ce chef d'oeuvre inclassable et colossal voire pharaonique d'Arigo Boito, jeune tempérament lyrique qui voulait en démontrer à Verdi (et qui finit par travailler avec lui... comme librettiste réviseur de Simon Boccanegra ; poète dramaturge pour Otello et Falstaff) a magnifiquement réussi son entrée aux Chorégies d'Orange, ce 5 juillet 2018.

Les spectateurs en auront eu pour leurs frais et même au-delà, se payant même une sacrée frayeur en cette soirée où les deux protagonistes, perchés sur une nacelle de plus en plus instable et branlante ont bien failli tombé : incident regrettable qui montre combien les effets de mise en scène exigent des interprètes d'ahurissantes prises de risques. Qu'importe, les deux chanteurs ramenés sur la scène, ont pu faire un tour de piste, recueillant les applaudissements nourris de spectateurs rassurés.

VOIR la vidéo de la séquence malheureuse où Faust / Mefistofele sont pris au piège d'une nacelle au sol lumineux, mais totalement instable :

<https://www.youtube.com/watch?v=ydhLIC46GZY>

ORANGE 2018 :

Erwin Schrott fait triompher la magie fantastique du Mefistofele de Boito



Jean-Louis Grinda, nouveau directeur à Orange et qui met aussi en scène cet inédit au Théâtre Antique, a réussi son

coup : car la production demeure visuellement convaincante, trouvant en **Jean-François Borrás (Faust)** et l'ex compagnon d'Anna Netrebko, le baryton uruguayen **Erwin Schrott (fabuleux, noir, bestial mais fin, Mefistofele)**, deux chanteurs solides, exprimant chacun le relief et la profondeur de leur personnage respectif. On pourrait cependant regretter que le format vocal de Borrás peine à se faire entendre dans les tutti : voix frêle évidemment dans cette fresque aussi fulgurante que démesurée... mais très juste à l'instant de sa mort en fin d'action.

JL Grinda gagne indiscutablement à développer une mise en scène avec décors : intelligible, qui éclaire sans confusion ni idées conceptuelles fumeuses, chaque tableau : on passe de la première scène du pari Dieu / Mefistofele, au pacte pendant le carnaval chamarré du temps de Pâques; puis des éthers angéliques à la scène d'amour avec Marguerite, sa perdition, puis au tableau antique de la belle Hélène, sans heurts, avec clarté même : Faust juvénilisé paraît de plus en plus, absent, blasé et foudroyé aussi par la mort de Marguerite ; Mefistofele éblouit par son éclat noir, manipulateur en diable et d'une facétie de chaque instant. Il est vrai que la plastique du viril et sanguin Schrott, tient de Ruggiero Raimondi : une mâle présence, entier, cynique, qui fait de ses Don Giovanni et donc ici Mefistofele, des incarnations réellement stimulantes.

Usée, au timbre sourd et voilé, sans franchise et guère audible, **Béatrice Uria-Monzon** déçoit. Le vrai pilier de cette distribution demeure **Erwin Schrott**, à l'aise, dominant un rôle qu'il connaît parfaitement, taillé pour sa présence expressionniste : l'acteur chanteur y est constamment convaincant comme on la dit. Et jusqu'à la fin, qui marque son échec : Boito exprime jusqu'à son terme l'épopée de Faust et de Mefisto, là où Berlioz puis Gounod ont surtout illustré la première partie du texte de Goethe, s'arrêtant aux amours de Marguerite. Il est donc captivant de produire sur la scène cet ouvrage qui clôt définitivement l'histoire démoniaque et les

tentations humaines.

Jean-Louis Grinda avait confié la direction musicale de son Tannhäuser à Monte Carlo, à la chanteuse devenue cheffe, **Nathalie Stutzmann** : l'équipe se retrouve donc sur ce Mefisto de Boito dans le format, les scènes collectives puissantes s'adaptent idéalement à l'immensité du théâtre antique ; saluons la direction assurée et claire, comme architecturée de la musicienne qui pilote efficacement les troupes réunies pour un opéra à l'échelle du colossal.



COMPTE RENDU, Opéra. Orange, Chorégies, le 5 juillet 2018.
BOITO : Mefistofele. Borras, Schrott, Grinda / Illustrations :
Erwin Schrott (Mefistofele), magicien démoniaque au charisme

évident (DR)

APPROFONDIR

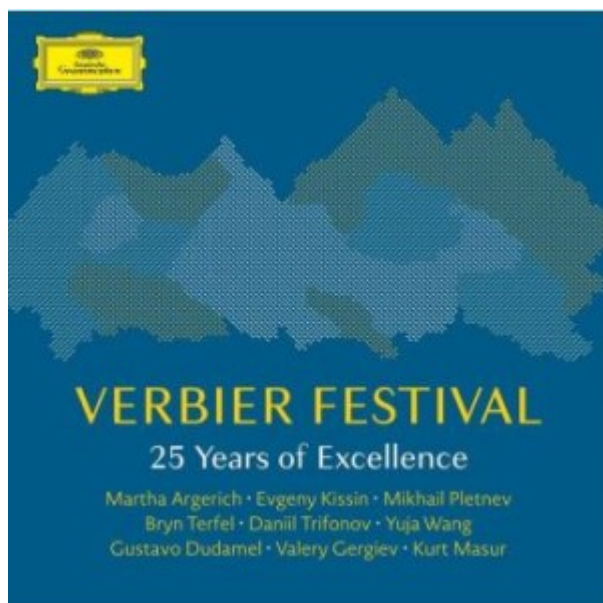
Les amateurs de l'oeuvre, consulteront avec profit **le DVD édité par Athaus** récemment, enregistré à Munich en 2015, avec un excellent duo Mefistofele et Faust : René Pape / Joseph Calleja dans la mise en scène de Roland Schwab :



DVD, compte rendu critique. BOITO : Mefistofele. Pape, Calleja, OM Wellber (1 dvd C major 739208, 2015). En 4 actes, l'ouvrage de Boito assemble les meilleurs éléments de son indiscutable génie dramatique et lyrique. D'abord créé en 1868 à Milan, puis remanié, recréé à Bologne en 1875, enfin recréé à Milan en 1881, Mefistofele est l'aboutissement d'un travail pharaonique réalisé par le librettiste devenu compositeur, toujours soucieux d'honorer sans la dénaturer la source goethéenne qu'il entend servir. Il compose mais écrit aussi le texte de son ouvrage, œuvre de toute une vie. Hélas trop peu jouée car les effectifs y sont démesurés et les parties des solistes redoutables. Plus d'un s'y sont cassés les dents (et la voix). [EN LIRE +](#)



CD critique. VERBIER FESTIVAL 25 ans of Excellence / 25 ans d'excellence (4 cd Deutsche Grammophon : 2004 – 2015)



CD critique. VERBIER FESTIVAL 25 ans of Excellence / 25 ans d'excellence (4 cd Deutsche Grammophon : 2004 – 2015). En Suisse il y a 2 festivals estivals d'envergure : Verbier côté Suisse francophone, 25 ans d'existence. Et de l'autre côté, au delà de Lausanne vers le Saanenland, le festival en Suisse allemanique, GSTAAD, terre d'élection de Yehudi

Menuhin qui y a eut un choc esthétique et de cœur pour l'église de Saanen, écrin désigné pour des instants musicaux de partage où le mot souverain demeure : « chambrisme ». Si GSTAAD est le plus ancien, 62^e édition en 2018, Verbier plus jeune de moitié, affiche chaque été une tonicité arrogante voire insolente, au regard des artistes invités : toute l'écurie Deutsche Grammophon en particulier, dont les interprètes, grands solistes surtout : pianistes, violoniste, violoncelliste offrent un bain de musique et ainsi des engagements assurés pendant l'été.

L'excellence by Verbier



Il n'y a pas ici un best of des 25 éditions respectives, mais un pot pourri de quelques séquences sensées nous convertir à l'excellence et à la magie «Verbier » during the summer.

Côté musique de chambre (CD3),

car c'est quand même dans ce registre que Verbier a marqué des points, invitant de grands solistes pas forcément habitués à jouer en dialogue et conversation avec d'autres : reconnaissons que les deux pianistes requis sauvent la mise de ce qui n'aurait été qu'une arène à égos et tempéraments en démonstration stricte : le Trio de Brahms se fait caressant et presque intérieur grâce au piano du jeune Daniil Trifonov en juillet 2015, si humble (comparé au violoncelle de Truls Mork) – même verdict pour le Quintette pour piano de Dvorak : autour des deux violons assez tendus (confrontation oblige ?) de Vadim Repin et de Laurent Korcia, le clavier enfantin de Kissin fait merveille, surtout dans Dumka / andante (juillet 2004).

Au registre des lectures concertantes et symphoniques, entendez Concertos pour piano et orchestre, là encore l'impression varie évidemment selon les tempéraments solistes et leur âge respectif (c'est à dire leur bouteille et leur expérience): à ce jeu là, que vaut le jeu pétaradant de la jeune chinoise Yuja Wang, aux côtés (hélas pour elle) de l'ineffable et féline comme vétérante Marta Argerich ? En juillet toutes les deux, le Mendelssohn de Wang comme trop stressé et impressionné par l'orchestre trop ample de Masur, sonne... précipité et hystérique. Une mécanique bien huilée mais souvent artificielle – en revanche, la reine Argerich dans le Beethoven (n°2) donne une leçon de phrasé et d'élégance rentrée, de ciselure d'une rare intelligence sensuelle, à la fois vive (mozartienne), et crépitante (mais jamais en déroute

comme sa cadette). L'orchestre du Fetsival qui se convulse avec maniérisme parfois sous la baguette étrange et imprévisible de Takács-Nagy, s'emet au diapason de ce clavier suave et félin.

D'une irrésistible verve, entre facétie et virtuosité jazzy au swing déboutonné idéal (allegro / Snowflakes), le piano tout en humour et légèreté de Mikhaïl Pletnev ressuscite l'entrain hollywoodien d'une partition pleine de délire comique et d'exquise tendresse (Lyrical waltz / moderato). La prise est plus récente (juillet 2013), réussie grâce à un maître des équilibres instrumentaux et des rythmes dansants, Kent Nagano. Cet enregistrement méritait évidemment de paraître dans la sélection d'excellence de Verbier pour témoigner de ses 25 ans de ligne artistique.

Outre l'élégance du geste concertant et solistique, donc on l'a vu mis à l'épreuve de l'exercice terrible (révélateur) de l'expérience chambriste, Verbier chaque été c'est aussi (surtout?) le grand bain symphonique : 2013 et 2015 sont-ils à ce titre de grands crus, sous la houlette du vorace Gergiev ? En 2015, avec l'orchestre du festival, et dans les tableaux spirituels et mystiques, fantastiques et plutôt contrastés de la dernière symphonie de Tchaïkovski (6^è dite « pathétique »), le chef ossète cisèle la matière sonore, la sculpte en direct avec une sensualité parfois âpre et toujours d'une tension supérieure en liaison avec l'urgence de visions en panique (excellent premier mouvement / fièvre du second allegro bouillonnant de sève printanière) ; on ne peut guère en dire autant hélas en 2013, avec le même orchestre dans le dernier acte de La Walkyrie (III^è acte) où le geste semble épais, sonne large mais moins détaillé (la sublime musique du feu finale ne s'embrase point) et l'expression du renoncement (du père Wotan à sa fille chérie mais sacrifiée Brunnhilde) ne se dévoile pas dans le magma orchestral ; prometteurs pourtant Bryn Terfel et Irène Theorin, assènent des voix fatiguée pour le premier et trop vibrée pour la seconde ; seule la Sieglinde d'Eva-Maria Westbroek polit le relief d'une voix mieux préservée. Et pour finir, la surprise de ce repas copieux mais

équilibré par les genres servis : Folksongs de Berio, d'une tendresse généreuse sous la direction de Dudamel (2005), avec la soliste Malena Ernman, voix expressive, pas toujours très propre (prots de voix et roucoulaides à l'envi), mais l'attention du chef et son souci instrumental se révèlent intéressants. Compilation éclectique, et diverse, en formes musicales comme en engagement artistique.

CD, critique. VERBIER FESTIVAL : 25 Years of Excellence (4 cd DG Deutsche Grammophon 0289 483 5143 5) – parution : 6 juillet 2018. ©©©

CD 1: Tchaikovsky: Symphony No.6 in B Minor, Op. 74, TH.30
« Pathétique » / Berio: Folk Songs;

CD 2: Mendelssohn: Piano Concerto No.1 In G Minor, Op.25, MWV 07 / Beethoven: Piano Concerto No. 2 in B-Flat Major, Op. 19 / Tsfasman: Suite for Piano and Orchestra;

CD 3: Brahms: Piano Trio No.1 in B Major, Op.8 / Dvorák: Piano Quintet in A Major, Op.81, B. 155;

CD 4: Wagner: Die Walküre, WWV 86B / Act 3.

La notation de CLASSIQUENEWS :

© bof

©© bien

©©© très bien

©©©© excellent



COMPTE-RENDU, opéra. BERLIN, Staatsoper, le 21 juin 2018. VERDI : Macbeth. Domingo / Netrebko. Kupfer / Barenboim



COMPTE-RENDU, opéra. BERLIN, Staatsoper, le 21 juin 2018. VERDI : Macbeth. Domingo / Netrebko. Kupfer / Barenboim. Berlin poursuit des réussites évidentes : au duo déjà salué Barenboim / Kupfer, répond la maestria incarnée, autant chanteurs qu'acteurs, **Anna Netrebko** et **Plácido Domingo** que l'on avait déjà salués dans un précédent Verdi : Il Trovatore. Mais à

l'éblouissant cristal ivre et éperdue de la jeune amoureuse Leonora (pincée pour son Trouvère Manrico), s'épanouit ici, le diamant noir, félin et crépusculaire d'une tigresse maléfique et si humaine, Lady Macbeth.

Les contemporains de la première sous la direction du Maestro Verdi lui-même, (Scala 1847), s'étaient montrés choqués par l'âpreté surexpressive des airs de la monstresse, comme l'absence concertée de tout duo d'amour. Mais c'est que Verdi connaît et aime son Shakespeare jusqu'au bout des ongles : pas une seconde ni une mesure qui ne soit taillée à vif dans l'écoulement d'un tragique sans dilution. La coupe, l'architecture de ce Macbeth foudroie littéralement le spectateur, et jamais après lui, Verdi n'aura à ce point mieux

exprimer la laideur cynique d'un couple d'ambitieux politique, devenus dictateurs. Mais aussi fracassante est la chute que l'ascension est fulgurante. Monter pour mieux redescendre...

D'emblée, ce qui fait la valeur de cette nouvelle production berlinoise, c'est le splendide couple vocal doué de tout le tempérament nécessaire pour broser le portrait du duo criminel halluciné, assoiffé de pouvoir et qui se délecte véritablement du sang qu'il verse : Macbeth feint une fausse retenue (que sa femme tient pour lâcheté : elle le dit à plusieurs reprises au point que l'on doute s'il elle l'aime vraiment) ; Lady Macbeth, elle est à chaque nouveau défi, gorgée d'arrogante haine.

ANNA NETREBKO / PLACIDO DOMINGO : le duo électrique

Anna Netrebko, tirée à quatre épingles (sauf dans la scène de folie somnambulique au III, où elle paraît cheveux défaits, pieds nus, une bougie à la main selon les didascalies et le fameux tableaux de Fussli), montre combien le rôle, son caractère, sa tessiture aussi, lui vont comme un gant. Elle n'a pas seulement les aigus sidérants (toujours aussi fruités et couverts) et la largeur d'un médium de louve furieuse, Anna Netrebko élargissant sa voix dans la rondeur et le lugubre fantastique campe une Lady Macbeth tout simplement phénoménale. La tigresse joue des crimes de son époux seigneur de Caudore devenu roi d'Ecosse, comme elle jouit des cadavres et du sang versé : celui de Duncan au I, puis au II du général (pourtant fidèle à Macbeth) : Banquo...

Tout en citant un ordre totalitaire (sud-américain) dans les costumes des soldats, **Harry Kupfer** en un subtil paysage industriel en blanc et noir, insiste sur cette dévoreuse qui assassine et la fait paraître dès le début telle l'incarnation du Diable personnifié : bébé mort dans un bras, épée dans

l'autre, errant dans un paysage de désolation où gisent les cadavres de ses victimes.

Directeur acéré, vif, très efficace, **Daniel Barenboim** creuse le souffle épique et fantastique de ce conte shakespearien où les époux ambitieux prêts à tout, sombrent peu à peu dans la plus noire des démences. La mise en scène est efficace et parfaitement froide jouant sur un plateau qui s'élève et entraîne alors un changement de tableau de fond. Changements à vues qui n'interrompt jamais cette course à l'abîme.

Après le meurtre de Banquo (acte II), la chute s'accélère et en plein banquet Macbeth après la fabuleux brindisi entonné par La Netrebko en sublime robe verte debout sur un grand fauteuil blanc, le roi assassin chancelle et défaille, en proie à ses premières visions coupables. Chef lui barrant les yeux, **Placido Domingo** en dictateur déjà accablé, exprime toutes les nuances de la folie galopante. Poids de la culpabilité et aussi cynisme pathétique, le ténor devenu baryton fait valoir comme sa partenaire un sens du théâtre d'une impeccable vérité. NETREBKO / DOMINGO forment le plus beau couple verdien de l'heure, d'une intensité électrique lui en pantin détruit et elle en démonte fauve qui lui reproche sa lâcheté crasse. Le tableau du banquet où le collectif des courtisans rassemblés isole mieux (par contraste) le couple royal qui montre ses failles, est une réussite absolue par sa justesse.

On se souvient du duo Kupfer et Barenboim dans un Ring de Wagner à Bayreuth puis à Berlin sur la même scène. Ténèbres et démonisme rongent de l'intérieur le paysage et la psyché du couple Macbeth. Leur naïveté terrifiante et criminelle brûle la scène. Et le talent des deux protagonistes Netrebko et Domingo frappe directement le spectateur.

Autre moment captivants, scénographiquement très valables : le chœur des sorcières et leur chaudron magique qui ouvrent le III (où se dévoile l'addiction à l'alcool du roi assassin) :

la performance du chœur de la Staatsoper de Berlin est impeccable ; évidemment la scène de funambulisme foudroyé d'une Lady Macbeth, désormais déconstruite, hantée par ses visions cauchemardesques, rongée, mourante dépassée enfin par ses actes impardonnables... et aussi le très beau chœur « patria oppressa » qui exprime la souffrance populaire, écho à celle des bourreaux : nouvelle intensité si réaliste d'un Verdi proche du cœur humain...

Enfin, terminons avec l'enchaînement final qui nous a paru très juste là encore théâtralement; soulignant le talent dramatique de **Placido Domingo**. D'un souffle qui paraît infini, Domingo même s'il manque parfois de précision comme de justesse, préserve toujours la direction comme le caractère de son intonation, à tel point que dans les deux derniers tableaux, très courts où il conclut l'opéra, son profil affirme, même bientôt poignardé par le jeune Macduff (dont Macbeth avait fait supprimé femme et enfants), une trempe de despote cynique ahurissant et parfaitement abject : à l'annonce de la mort de son épouse, il expédie cet événement sans autre marque de compassion (que vaut la vie ? Alors elle ou une autre ...), puis mourant dans son petit fauteuil de petit tyran criminel, il exhale un dernier râle non sans être fier d'être maudit, conscient probablement qu'en lui, a soufflé le grand satan, car s'il est dupe des voyances infernales (finalement manipulé par les prophéties des sorcières), en lui s'est cristallisé la marque du démon ; il a permis que se répandent les ténèbres sur les hommes... : grandeur pathétique des criminels. Un fieffé escroc, bourreau sans morale. La performance est là aussi remarquable de vérité, et de suprême cynisme. Magnifique production.

COMPTE-RENDU, opéra. BERLIN, Staatsoper, le 21 juin 2018.
VERDI : Macbeth.

avec

MACBETH : Plácido Domingo

BANQUO : Kwangchul Youn

LADY MACBETH : Anna Netrebko

Une femme de chambre : Evelin Novak

MACDUFF : Fabio Sartori

MALCOLM : Florian Hoffmann

STAATSOPERNCHOR

STAATSKAPELLE BERLIN

Daniel Barenboim, direction

Harry Kupfer, mise en scène

MACBETH de Giuseppe Verdi

Melodramma in vier Akten / en 4 actes (1847/ 1865)

Présenté à Berlin, Staatsoper Unter den Linden : les 17, 21,

24, 29 juin puis 2 juillet 2018 – 23, 26, 30 mai 2019.

<https://www.staatsoper-berlin.de/de/veranstaltungen/macbeth.97/>

LIRE AUSSI notre présentation de Macbeth de Verdi par le couple Netrebko / Domingo

<http://www.classiquenews.com/anna-netrebko-chante-lady-macbeth-a-berlin/>

LIRE AUSSI notre [critique de l'album VERDI par Anna Netrebko, déjà en 2013, la diva assoluta déclarait sa flamme aux héroïnes de Verdi](#), pour le studio avant de les chanter sur la scène. Une éloquente déclaration d'intention...

CENTENAIRE BERNSTEIN 2018. CD

événement : A QUIET PLACE par l'OSM Orchestre Symphonique de Montréal et Kent Nagano (DECCA)

CENTENAIRE BERNSTEIN 2018 / CD événement : A QUIET PLACE de Bernstein par l'OSM Orchestre Symphonique de Montréal et Kent Nagano. Notre espérance exaucée : pour l'année du centenaire Bernstein 2018, l'Orchestre Symphonique de Montréal et Kent Nagano soulignent le génie lyrique du dernier Bernstein en publiant chez **Decca**, l'enregistrement événement de



l'année, **A QUIET PLACE** (version ultime de 1984, fusionnée avec Trouble in Tahiti). Extrait de notre critique : ... » **KENT NAGANO** éblouit littéralement dans cette version « de chambre » inédite, première au disque, où scintillent l'intelligence du chant dialogué, l'équilibre d'un orchestre complice et suractif mais jamais couvrant, et un plateau superlatif de solistes (dont les chanteurs diseurs somptueusement articulés : Gordon Bintner et Lucas Meachen dans les rôles clés du fils et du père, Junior et Sam)... » par Alban DEAGS.

LIRE ici notre [critique développée du coffret DACCA, A QUIET PLACE par l'OSM Orchestre Symphonique de Montréal et Kent Nagano \(live de mai 2017\)](#)

LIRE aussi notre **dossier spécial** » A Quiet place » sur la partition et sa genèse complexe qui engage les dernières ressources du chef compositeur, lequel aborde dans cette œuvre virtuose des thèmes profonds : l'homosexualité, l'acceptation des autres, la tolérance fraternelle. Pacifiste, humaniste, le compositeur américain réinvente aussi une écriture qui privilégie sur le mode léger, raffiné, un chant continu... [BERNSTEIN à l'épreuve de l'opéra](#)



CD événement : A QUIET PLACE de Bernstein par l'OSM Orchestre Symphonique de Montréal et Kent Nagano (2 cd Decca – mai 2017). CD élu CD « CLIC » de CLASSIQUENEWS, CD événement de l'année BERNSTEIN 2018

Boris Godounov par Vladimir Jurowski

France Musique. Dim 1er juillet 2018, 20h. MOUSSORGSKI : BORIS GODOUNOV. Depuis l'Opéra Bastille, (enregistré le 7 juin 2018), la production dirigée par l'excellent Vladimir Jurowski investit le plateau de la scène parisienne avec une distribution assez passe partout, plutôt lisse même, en dépit des personnages que le compositeur, génie de l'opéra romantique russe avant Tchaïkovski, a su développer. On ne dira quasiment rien de la mise en scène plate, ennuyeuse, sans idée du



théâtres Ivo van Hove payé très cher sur la scène de Bastille pour réduire la trame de Boris, à l'assassinat de Dimitri (en images démultipliée donc indigestes par la vidéo, utilisée à l'excès). Il faudra bien souligner un jour l'effet désastreux de ces lectures misérabilistes, sans poésie aucune qui cultive la laideur en sacrifiant la suggestion, dans nombre de mises en scène modernes. Et dire que l'Etat et les contribuables payent pour ses assommantes destructions de l'art lyrique.

La version retenue est la moins complète (première version de 1869), écartant le fameux acte polonais, avec les personnages qui précisent l'entourage et l'ascension du faux Dimitri, prétendant au trône (2^e version de 1872) ; dans le découpage présenté par Paris, le déroulement de l'action s'intéresse sur l'ascension de Boris au trône impérial, puis sa lente déchéance, rongé par les crimes qu'il a commis pour arriver à ses fins. En parallèle, comme à distance de mouvement politique qui enchaîne les faux prophètes et les vrais usurpateurs, le moine Pimen commente l'action avec un détachement qui n'est pas dupe des manipulateurs en tous genres (dommage la basse Aïn Anger reste comme ses confrères, dans le terne, le gris, sans trouble aucun) ; à travers le personnage du fou et de la foule toujours ballotée et soumise

se précise le portrait d'une nation martyr, orpheline d'un véritable héros qui saura lui apporter liberté, paix, abondance... L'orchestre de Moussorgski est l'un des plus puissants (dans la conception moins par le nombre), intensément dramatique et superbement mélodique ; et la construction, scène par scène, même si l'on reste indécis sur l'ordre et la composition originelle des séquences, force l'admiration par sa prodigieuse modernité. La scène de l'auberge vaut toutes les comédies rossiniennes, truculente et contrastée : un modèle du genre grâce aux profils expressifs alors confrontés / affrontés. Face à la partition de Moussorgski qui regorge de vivacité, d'humour comme de cynisme acide et de lyrisme tendre, les chanteurs peinent à exprimer les brûlures et les vertiges du drame.



Heureusement il y a le chef **Vladimir Jurowski** qui s'il n'a pas obtenu l'écrin de Garnier qui lui aurait mieux convenu, distille une manière de chambrisme affûté depuis la fosse qui fait mouche. Autre facteur de réussite de cette production musicalement trop timorée : l'excellente prestation des chœurs de l'Opéra de Paris : vrai personnage qui rééquilibre et finit par surclasser l'asthénie étonnante des solistes. En conclusion, s'il est toujours passionnant d'écouter la musique théâtrale de Moussorgski, cette production 2018 à Bastille, est à oublier visuellement. Tant mieux, France Musique ne nous délivre que le son.



Paris, Opéra Bastille / Moussorgski : Boris Godounov, version de 1869.

Abdrazakov, Malevskaya, ...Orch. et Ch de l'Op. nat. de Paris, Maîtrise des Hauts-de-Seine, Chœur d'enfants de

l'Opéra nat. de Paris, Jurowski – Opéra donné le 7 juin 2018 à 20h à l'Opéra Bastille, Paris.

Modeste Moussorgski

Boris Godounov

Ildar Abdrazakov, basse, Boris Godounov
Evdokia Malevskaya, Fiodor
Ruzan Mantashyan, soprano, Xenia
Alexandra Durseneva, mezzo-soprano, La nourrice
Maxim Paster, ténor, Le prince Chouiski
Boris Pinkhasovich, baryton, Andrei Chtchelkalov
Ain Anger, basse, Pimen
Dmitry Golovnin, ténor, Grigori Otrepiev
Evgeny Nikitin, baryton-basse, Vaarlam
Elena Manistina, mezzo-soprano, L'aubergiste
Vasily Efimov, ténor, L'innocent
Mikhail Timoshenko, baryton-basse, Mitioukha
Maxim Mikhailov, basse, Un officier de police
Francisco Simonet, ténor, Un boyard, voix dans la foule
Peter Bronder, ténor, Misail

Choeur de l'Opéra National de Paris
Maîtrise des Hauts de Seine
Choeur d'enfants de l'Opéra national de Paris
Orchestre de l'Opéra National de Paris
José Luis Basso, Chef de chœurs
Vladimir Jurowski, direction.

**CD, critique. Giacomo
Gorzanis : La Barca del mio**

amore. La Lyra, Pino de Vittorio (1 cd Arcana).

CD, critique. Giacomo Gorzanis :
La Barca del mio amore. La Lyra,
Pino de Vittorio (1 cd Arcana).

On se félicite de voir revivre le label Arcana, sous d'aussi brillantes flammes, crépitantes, exaltées, investies comme le réalise le geste vocal d'un maître du dire italien, le ténor **Pino de Vittorio**. Contrairement à la tartine picturale un rien trop grasse et épaisse qui



traite en couverture l'amour de Neptune et d'une naïade bien nourrie (dans un style XVI^e, mais si provincial ; en fait une toile de Paris Bordone), la lecture de l'interprète brille ici par sa constante nervosité expressive, son mordant picaresque qui répond en Italie à la drôlerie fantasque mais si humaine d'un Dominique Visse. De Vittorio défend comme peu l'idée d'un tempérament à part, se révélant d'autant mieux dans des répertoires inédits et qui semblent taillés pour son gemme vocal, si atypique.

Enregistrée n novembre 2017 en Slovénie, ce programme très caractérisé vaut surtout par l'incarnation à la fois surexpressive d'un diseur qui maîtrise l'articulation de l'italien ancien et baroque. Toujours proche du texte, le chanteur acteur se délecte à sublimer la projection du verbe en verve et aussi en délire parodique. Au service d'une théâtralisation mesurée du poème, De Vittorio exalte la saveur souvent hallucinée des images poétiques d'un **GIACOMO GORZANIS**, luthiste et compositeur, auteur à Veise de livres de villanelles (poru le luth) et recueils de « napolitane », alla veneziana (chantés ou joués sur le luth). A l'époque de Titien

(génie chromatique du XVI^e, incontournable créateur et magicien dans cette Venise qu'a connu Gorzanis entre 1560 et 1571), le compositeur ainsi révélé cultive une plasticité expressive riche en registres – sensuel, tragique, comique, amoureux et langoureux, fantasque et satirique donc, qui méritait une autre image de couverture car le raffinement de sa palette musicale renouvelle aussi l'art du luth qu'il maîtrisait parfaitement. Probablement aveugle, Gorzanis naît vers 1530, à Bari dans les Pouilles, à l'époque où Bona Sforza est duchesse de Bari et... Reine de Pologne. Les engagements de Gorzanis le mènent jusqu'en Carniole (actuelle Slovénie), où se rapprochant des patriciens de Ljubljana, il fréquente la Cour à Graz de l'Archiduc d'Autriche Charles II (auquel est dédié son Livre II de napolitane de 1571).

Outre la complexité et l'équilibre des danses transmises selon un format depuis adopté après lui (Passamezzo, pavane, saltarello), ce qui fait la saveur de ce programme c'est évidemment la vocalité épineuse et parfois exacerbée, le timbre buffa, très individualisé du ténor qui cultive un vrai sens du théâtre et de la comédie, comique ou tragique, où le texte et son délire poétique expressif sont toujours particulièrement soignés et mis en avant. Aveugle, Gorzanis a certainement pu compter sur son fils et son épouse pour écrire sa musique d'une évidente ambition poétique. Terrain propice à une caractérisation subtile de chaque pièce vocale, les poésies retenues et mises en musique par Gorzanis témoignent du goût européens dans les cours princières de la fin du XVI^e : s'y épanche le cœur de l'amoureux trahi, blessé, solitaire impuissant, marionnette tragico-comique d'une belle fière, inaccessible et toujours mystérieuse : toujours, il est sous l'emprise de la belle sirène et sa bouche désirable (Basciami con ssa bocca). Picaresque aussi, et précavalleresque, les petites scènes de drame buffa, convoque une vieille marieuse prête à tout pour séduire, capturer et tromper... De sorte que sous des séductions formelles faussement avenantes, se cache une connaissance aiguë de l'âme humaine, manipulatrice, prédatrice (portait charge de la « maquerelle » dans L'altro

giorno mi disse »)... on imagine aisément la portée épicée, volontiers provocante et choquante de tels textes chez la bonne société piquée d'ainsi s'encanailler ! La révélation mérite ce disque à l'apport réel, inédit. On aimerait en connaître davantage sur le compositeur européen Gorzanis, actif dans la 2è moitié du XVIè. A suivre.

CD, critique. Giacomo Gorzanis : La Barca del mio amore. La Lyra, Pino de Vittorio (1 cd Arcana)

VOIR en vidéo Pino de Vittorio chanter Sta vecchia canaruta de Gorzanis (2012) :

VOIR AUSSI :

<https://www.youtube.com/watch?v=x0GKt9-0jpw> (L'altro giorno mi disse)